

La Demoiselle

Vers la quarantième année, — âge don on se console difficilement, — la Demoiselle a vu la lance inespérée de devenir châtaine. Elle qui, jusque là, avait eu pour les autres, à leur ombre, confinée dans une chambre d'hôtel de son frère, pauvre de remède prévu, dévouée de remerciements, immobile, nette et inaperçue les soirs de réception comme une glace sans tain, elle a reçu un jour sa dot, et vingt ans de retard. Un papa éloigné avait pensé à elle, si ne pensait plus à lui. Un voile s'avantait vers la nouvelle, le respectueux, et lui communiquait la classe du testament: Ma terre de Bel-Aubier, contenant le château, l'ancien parc, six métairies et une closerie, le tout net de droits et redevances. Elle ne parut pas émue, garda sa mine froide, et ne vint pas sonner. C'était l'hiver. Mais ses premiers beaux jours, elle donna sa famille, qui comptait en qu'une si modeste personne élégante à un proche parent, à inspecter les terres, d'y commander, d'y installer un garde avec un chien, de toucher les franges, peut-être même de les penser. De quoi avait-elle besoin, cette chère tante? D'un peu d'affection, de quelques attentions délicates qui prouvaient tout le cas qu'on faisait d'elle. Son frère venait de donner l'ordre qu'on retournât la chambre de Mademoiselle. Sa sœur, depuis l'héritage, lui avait dit deux fois: —Ma bonne Elodie, vous ne l'accompagnez jamais dans mes visites: c'est très mal; mes mœurs vous réclament. Elodie refusait, rongissait, étouffait, s'effaçait. Ses habitudes ne changeaient pas. Or, un matin, une voiture de louage, attée de deux chevaux arrêtée devant la porte de l'hôtel, dans la petite ville à peine veillée. On alla prévenir le comte. —Mais je n'ai pas demandé de voiture. Renvoyez ce cochon qui m'a trompé. Mlle Elodie descendait l'escalier. —N'en faites rien; c'est moi qui ai donné l'ordre. —Vous, ma sœur? —Moi, mon frère. —Et où allez-vous? —Voir Bel-Aubier. —Je vous accompagne! La vieille fille eut le courage de répondre: —Merci, mon frère, je préfère aller seule. —Mais où déjeunerez-vous? C'est un désert. Avez-vous pensé... —A tout, interrompit Mlle Elodie, en montrant un panier, gros comme le poing, qui faisait comme un second manchon, plus petit et plus sombre, au-dessous du castor vénérable que ses mains ne quittaient guère. Et les fermiers du lointain pays de legs, vers une heure de l'après-midi, virent arriver dans le vieux landau, qui se plaignait comme une berline, une femme de taille moyenne, fluette, ressemblant assez, par le visage à un officier de cavalerie légère en retraite: sourcils en broussaille, traits énergiques, teint couperose, un fort pointillé sous le menton. Ils étaient là, tous en bataille, dans la cour délabrée du château en ruine, les deux fermiers, leurs femmes, leurs enfants, les jardiniers, leurs valets, le preneur de taupes, et le facteur même avait fait halte pour observer au saut de la voiture et annoncer dans les fermes la nouvelle châtelaine. Celle-ci d'abord, ne les salua pas. Son premier regard fut pour le château, ce qui révélait un esprit peu démocratique, allant aux choses avant d'aller aux hommes. Elle était bonne cependant, Mlle Elodie, et quand elle eut constaté que, du vieux manoir Renaissance, il restait juste une tourelle, trois chambres inhabitables protégées par un toit percé, une gouttière intacte et délicieusement ouvragée qui descendait au milieu de la façade, elle salua les va-sans-puis commanda: —Je m'installe ici pour un mois, mes braves; nous avons le temps de nous connaître. Qu'on m'apporte le grand train le maître m'a donné; le bourgeois, le charpentier et le couvreur. Huit jours après, les travaux commençaient, et les commères aussi. Les voisins riches, qui passaient sur la route, disaient: —Elle est toquée! Avec trois mille livres de rentes, rester un château pareil! Et à son âge! La jolie baronne d'A côté ajoutait: —Elle est entêtée, seulement les nids d'araignées. C'est pour tuer le sien. Elle va se marier, vous verrez. Une lettre, venue de la sœur, écrite par une personne bien renseignée, racontait une histoire ancienne, le premier amour de Mlle Elodie. Et l'on racontait les deux incursions travaillantes, comme ceux de l'Opéra-Comique, dans les vastes espaces. Leurs truelles avaient l'air de deux ailes de pigeon blanc, battant l'air bleu. L'histoire avait un fond de vérité. Vous oubliez si vite que tout le monde a été jeune! Mlle Elodie l'avait été, et fraîche, en robe claire, les cheveux abondants, presque jolie, comme une autre elle avait porté dans son cœur la joie prête à s'ouvrir, qui ne s'ouvre pas toujours. Elle avait connu la douceur d'être deux presque du même âge, dans la maison maternelle, deux qui s'aiment, et, voulant être aimés, sont unies par le rêve commun de l'époux qui doit les séparer. A cet âge heureux où, n'ayant rien à se dire, elles se confiaient tout, Mlle Elodie et sa sœur causaient dans la bibliothèque de feu leur père, bibliothèque si vénérable que la poussière même n'osait pas y danser. Elles entendaient sonner à la porte de la rue, et soulevèrent ensemble le rideau: —Mère, c'est un jeune homme! —Eh bien! mes enfants, quoi d'étonnant? —Maman, il entre! Il était même entré; il montait; il pénétra dans l'appartement, et parut décontenancé d'y trouver trois femmes, dont deux jeunes. —Madame... mesdemoiselles... je suis clerc d'avoué chez maître Blondépine, qui m'envoie... —Un acte à signer, alors? —Non, madame, un livre, que M. Blondépine croit avoir prêt, autrefois... M. Blondépine m'a prêté... Il vous serait obligé... si vous aviez la bonté... —De lui rendre. —Précisément. —Quel livre, monsieur? Il demeura un instant, tordant son chapeau dans ses mains, incapable de souvenir, et si intimidé que son image elle-même était rose sur le parquet. Son trouble grandissait, comme le fou rire des jeunes filles penchées sur leur ouvrage, dans l'embrasure de la fenêtre. La mère reprit, indulgemment: —Vous souvenez-vous du titre? —Non, madame. —Du nom de l'auteur? —Non, madame.

—Cela devient difficile de trouver. Cependant, si vous voulez, montez à l'échelle, là, jusqu'au cinquième rayon, où mon mari, qui avait tant d'ordre, mettait les livres qu'on lui prêtait, peut-être qu'une inspection rapide vous donnera une indication... Prenez garde! Vous montez deux barreaux à la fois... Ici, devant vous... Ne serait-ce pas un de ces in-octavo? —Je crois, madame, qu'il est plus petit. —Un in-douze, cette collection, à gauche... Le pauvre garçon avait tellement perdu la tête, qu'il répondait, sans savoir, comme poussé par un ressort: —Je crois, madame, qu'il est plus gros. Alors, s'apercevant qu'il devenait in-utile, ou plutôt qu'il n'avait pas cessé de l'être, il se retira en désordre, malheureux de son incalculable timidité, s'apostrophant tout haut, le long de la route. Son dernier regard avait été pour l'angle de la fenêtre, un regard suppliait et stupide. Et Marguerite avait dit, en riant, en souriant, en se tapant la joue, à mesure que les jours s'écoulaient: —Où la regardes, Elodie; c'est pour toi qu'il est venu: je t'assure qu'il t'aime! Mon Dieu, comme c'était loin, et que c'était peu de choses! Cependant Mlle Elodie n'aurait pas pu s'affirmer, elle qui ne mentait jamais, que ce menu incident n'avait reçu aucune place dans sa vie. Le clerc de maître Blondépine, qui n'était point revenu, s'était peut-être transformé, dans les longs ennuis de la jeune fille, puis de la fille mûre, puis de la vieille fille en un gentilhomme épris, tremblant et déguisé, comme au théâtre. Il comptait parmi les prétendants que Mlle Elodie s'imaginait avoir eus, lorsqu'elle disait: —Je n'ai pas voulu me marier. A présent elle n'y pensait plus guère, non vraiment. Elle était tout entière à l'architecture. Elle se levait dès l'aube; elle donnait des ordres du matin au soir, ou des conseils, avec la secrète jouissance d'une personne qui reçoit sur le tard, une autorité neuve, et qui l'exerce. Le plus curieux, c'est qu'elle s'entendait à mener les hommes de la campagne, et à conduire une affaire. Elle se sentait dans sa liberté inespérée, l'héritière de ces anciennes châtelaines qui, venues ou abandonnées à elle-même pendant les guerres interminables, construisaient, relevaient les murs, creusaient les fossés, agrandissaient l'enceinte ou surélevaient le donjon pour le surplomber absent ou pour les enfants blonds qu'elles tenaient en tutelle. Quand le mois fut passé, elle reprit le chemin de la ville, et sa place très effacée au foyer de son frère. Même, elle n'y retrouva pas cette considération que l'héritage, un moment, lui avait donnée. Ou l'estimait prodigue, et peu sensée, de jeter ainsi le peu de rentes qu'elle avait à des maçons et à des charpentiers. Son frère lui disait: —Vous faites une folie dont vous ne profiterez jamais. —Je vous demande pardon, répondait-elle. J'éprouve une joie très grande à bâtir. Et c'est quand j'aurai fini que j'aurai de la peine. Et, chaque année, fidèlement, elle revint au pays des chênes de haute tige, pour y dépenser ses fermages en constructions et embellissements. Le château perdait son air de ruines; une tourelle était achevée; l'ardoise neuve luisait discrètement sur les toits. La vieille fille, en même temps, et du même train que ses murs, avait monté dans l'estime

de ses voisins. Les premiers qui l'avaient reçue ne l'avaient trouvée ni sotte, ni sauvage. Quelques-uns l'aimaient presque. On s'habitua à la voir arriver à pied, virilement, suivie de son chien bichon, tout en boule, feu et blanc, qui ressemblait à un marron d'Inde sur quatre pattes. Parmi les paysans, elle était franchement populaire. Ils l'appelaient "la demoiselle", ce qui signifiait dans leur langue concise, qu'elle était de bonne famille et qu'elle faisait bon accueil aux pauvres. Sans cela ils n'auraient pas employé ce vocable, ou e'enferme un peu d'affection avec une nuance de respect. Vingt ans après, la demoiselle était installée, pour deux mois, aux vacances, dans son très joli manoir de Bel-Aubier, entièrement restauré, meublé, comme un nid de jeune ménage. Elle avait conservé seulement un tout petit chancrier, dans un coin du parc, pour ne pas priver l'habitué, et, toute blanche de cheveux maintenant, un peu voûtée, elle attendait son neveu, l'attendait de dragons. Elle avait fait ce miracle, elle, la vieille fille délaissée et moquée, de découvrir pour ce neveu une fiancée qu'elle aimait autant que lui, et depuis plus longtemps. Il arriva, et tous deux, dans la voiture de louage, la même peut-être qui avait amené jadis Mlle Elodie à Bel-Aubier, allèrent au château voisin faire la première visite. Elle vit ceux qui s'aimaient déjà se le dire avec des regards, puis prendre le devant, et la main dans la main, oubliant du reste du monde, se promenant sous les hêtres qui avaient vu d'autres couples tout pareils, aux temps anciens, et entendus les mêmes serments, les mêmes mots de jeunesse heureuse. Et, sans doute, elle était trop forte contre elle-même, trop familière avec l'oubli, son domaine de soixante ans, pour envier le bonheur des autres. Mais elle se sentit à deux morts de tristesse et ne put le cacher à tout le monde. Les jeunes n'en devinèrent rien: elle trouva le courage de leur sourire une fois. Peut-être quelque souvenir du pauvre amour d'autrefois lui était-il revenu. Qui sait la durée de nos songes? Plus sûrement, elle pensait que, pour les parents, surtout pour les vieilles filles, comme elle, les séparations les plus complètes sont celles que crée le mariage des fils ou des neveux. Elle n'en dit rien. Mais, quand elle fut rentrée dans le salon clair, où la lumière d'automne, couleur des feuilles qui tombent, pénétrait par les fenêtres à meneaux, son cœur se peignit à peine achevée, elle attira son cher lieutenant tout près d'elle, lui montrant la campagne, le petit parc, un papillon étincelant dans le ciel: —Tout cela, mon neveu, c'est pour vous deux! Je ne songeais pas à elle, mais je songeais déjà à toi quand j'ai commencé. Il le savait. Il répondit: —Vous resterez? Vous habiterez avec nous? —Non, dit-elle en secouant la tête, je reprendrai ma chaise au coin du feu, à la ville, là-bas. Et comme il insistait, prétendant qu'un jeune ménage serait trop au large dans ce grand château, elle eut ce mot qui résolvait sa vie et terminait le débat: —Va, mon petit, je l'ai trop bien appris pour l'oublier: quand on est deux, on est beaucoup! Elle ne vint plus qu'en visiteuse à Bel-Aubier, qu'elle a rebâti. Aussi, quand je rencontre sur mon chemin la demoiselle, j'ai envie de la saluer deux fois: pour le peu de joie qu'elle a eu,

et pour les heures qu'elle a faites.

LES OISEAUX Mineurs.

La plupart des oiseaux construisent leur nid — véritables merveilles d'architecture — avec des matériaux étrangers, mousses, brindilles, lichens, feuilles, etc., qu'ils disposent de manière à en faire un tout bien moelleux. Il en est d'autres qui bâtissent avec de la boue et même avec leur propre salive. Mais quelle que soit la bizarrerie de ces habitations, elle n'est rien auprès de celles qui sont creusées à même dans le sol, comme le sont les demeures des rats, souris et autres animaux fouisseurs. Voici ce que nous apprend la Nature au sujet de ces curieux oiseaux mineurs: L'un des plus actifs parmi eux est certainement le cotyle de rivage, qui vit en colonies sur les rives escarpées et creuse des trous très profonds au-dessous du niveau des plus hautes eaux. Quoique de petite taille, il peut creuser en dix ou quinze jours, une cavité de 5 à 8 centimètres de diamètre à son ouverture, plus spacieuse encore au fond et constituée dans sa partie moyenne par un couloir d'un mètre, quelque fois même de 2 mètres de long. Au moment de la reproduction, le cotyle semble pris d'une véritable rage de creusement; souvent on le voit aboyer, donner un nid presque achevé, pour en recommencer un autre, dans le but sans doute d'éprouver son activité. Quand la galerie est terminée, l'oiseau dépose dans la chambre du fond une couche de paille et de foin, recouverte d'un matelas de plumes et de poils. Le parolote pointillé d'Australie ne se contente pas non plus de creuser; il établit encore un nid artistiquement confectionné au fond de son terrier. Le canal qu'il creuse a de 60 centimètres à un mètre de longueur; il est orienté de telle sorte que l'extrémité soit plus haute que l'ouverture, laquelle est juste suffisante pour permettre à l'oiseau de passer: de cette façon, la pluie ne risque pas d'y pénétrer. Tout au fond et, par suite, en pleine obscurité, se trouve le nid en forme de sphère de 8 centimètres, à ouverture latérale et construit avec des bandes d'écorce interne d'eucalyptus. Les guépiers, ainsi nommés à cause de leur désagréable habitude de manger les abeilles, recherchent pour nicher la rive escarpée, en terre un peu friable, d'un cours d'eau. A l'aide de son bec et de ses ongles, l'oiseau creuse un trou rond de 5 à 7 centimètres de diamètre et duquel il fait partir un couloir horizontal ou légèrement ascendant, qui atteint parfois une profondeur de 1 m. 30 à 2 mètres. Tout à l'extrémité, il aménage une chambre de 25 centimètres de long, 16 centimètres de large et 10 centimètres de haut, où la femelle dépose ses œufs. Si l'on en croit Salvin, il y a quelquefois une deuxième chambre faisant suite à la première. Quand les jeunes naissent, la mère leur apporte une grande quantité d'insectes dont les débris forment bientôt une couche au fond du nid. Dans la série des oiseaux mineurs se place aussi le martin-pêcheur, aussi curieux dans ses mœurs que dans son aspect. Dès la fin de mars, il cherche un endroit pour établir son nid. D'après la description qu'en a donnée Bechstein, c'est toujours une

rive sèche, escarpée, complètement dépourvue d'herbes, ou ne peut grimper ni rat, ni belette, ni aucun autre carnassier. La, 30 ou 60 centimètres au-dessus du bord supérieur, le martin-pêcheur creuse un trou arrondi, d'environ 5 à 6 centimètres de diamètre et de 60 centimètres à 1 mètre de profondeur. Cette sorte de terrière est bifurquée, tandis que l'extrémité opposée se termine par une excavation arrondie de 6 à 8 centimètres de hauteur et de 11 à 14 centimètres de largeur. Le plancher de cette excavation est couvert d'arêtes de poissons; la paroi supérieure est lisse. Sur le lit d'arêtes se trouvent les œufs, au nombre de six ou sept, relativement très grands, presque ronds, d'un blanc lauré. Le martin-pêcheur met deux ou trois semaines pour creuser le terrier, où il dépose ses œufs. Lorsqu'il rencontre des pierres, il cherche à les enlever; s'il n'y réussit pas, il les laisse en place et creuse à côté d'elles. Ces pierres rendent souvent le couloir d'entrée très tortueux. S'il y en a trop, le martin-pêcheur abandonne la place et creuse ailleurs un autre nid. Il habite le même nid plusieurs années, si rien ne vient le troubler; mais si l'entrée de ce nid s'élargit, il n'y dépose plus ses œufs. Le coucou méritoire d'être placé dans la galerie des mineurs bien que son nid soit aérien. Il niche en effet dans des trous qu'il se creuse au milieu des constructions que les termites établissent sur les arbres. C'est le mâle qui seul se charge de ce travail de perforation. Enfin il convient de citer le géositte fouisseur que les Espagnols appellent "petit maçon" et qui niche au fond d'un terrier étroit, s'étendant horizontalement à une distance de 2 mètres.

La production de l'or dans le Transvaal. Londres, 4 novembre.—Lord Hilgongon, de la Banque Glan, Mills et Cie, a devant l'Institut des banquiers, le 31 août, prononcé un discours où il dit que le montant de la production de l'or dans le Transvaal a dépassé 3,000,000 de livres sterling. Le montant de l'or, dans le monde entier, a triple, depuis 10 ans, suivant la même autorité.

Pas de nouveauté la prise de Ladysmith. Londres, 4 novembre.—Le Bureau de la guerre a annoncé qu'aucune nouvelle n'était arrivée annonçant la prise de Ladysmith et la capitulation du général White. Une dépêche de Pieter-Mariburg à la Cie Exchange télégraph, en date d'hier, disait que les femmes et les enfants avaient quitté Ladysmith sur un train escorté par un autre train blindé. Une troisième dépêche en date de Ville de Cap annonçait que les Boers généraux dans la Colonie du Cap, à Norval Sprint, détruisant partout les ponts. Ladysmith était parfaitement calme hier matin.

Un transport de troupes anglaises désamarré à la suite d'un ouragan. Londres, 4 novembre.—Le transport anglais, Rapidan, qui est parti pour le sud de l'Afrique le 1er novembre, est rentré à Liverpool très endommagé. Il est tombé au milieu d'un ouragan: il a perdu plusieurs chevaux et trois chaloupes.

Les canons de la marine anglaise. Londres, 4 novembre.—L'artillerie semble appelée à jouer un grand rôle dans la guerre qui vient de commencer. Une voiture-plateforme comme celles qui sont en usage à Ladysmith, a été construite par le capitaine Percy Scott, du croiseur de première classe le Terrible. Cette plateforme peut transporter 4 canons de 7 pouces. C'est, paraît-il, une superbe invention.

Prochaines arrivées des troupes anglaises. Londres, 4 novembre.—C'est samedi que commenceront à arriver les troupes anglaises, du nord de l'Afrique. Commenceront-elles par une invasion de l'Etat Liban d'Orange, au moyen d'une jonction avec la De Arr, ou bien, le général entrera-t-il des troupes pour coopérer directement avec le général White, qui se trouverait ainsi dégagé? C'est ce que l'on ignore encore. Les journaux hebdomadaires semblent beaucoup compter sur l'amitié des Etats-Unis. Le "Spectateur" dit: A part des liens de parenté qui unissent les deux pays, nous croyons avoir sauvés les américains d'une intervention européenne durant la dernière guerre. C'est une dette dont auront à acquitter les Américains.

Le cadavre de réserve anglaise. Londres, 4 novembre.—Il n'a été, jusqu'ici, lancé aucun ordre pour mettre en commission de nouveaux

navires; mais il régnait une grande activité à bord des croiseurs Amphitrite, Ariane, Argonaute et Blake, et sur le croiseur protégé de seconde classe Charybde. Il y a, en outre, une puissante flotte de réserve qui est composée de deux navires de combat de première classe, de trois croiseurs de première classe, de six croiseurs de deuxième classe, de deux croiseurs de troisième classe, de six torpilleurs-détructeurs et de sept bateaux-torpilles.

DEPECHEES Télégraphiques

Nouvelles de Ladysmith. Ladysmith, 4 novembre, après-midi, via Ville de Cap.—Quatre canons de marine à longue portée, ont été montés ici.

Aux Environs de Kimberley. Londres, 4 novembre.—Le correspondant du Daily Mail, à Kimberley, donne les nouvelles suivantes de la rivière Orange: Les Boers sont toujours en force dans le voisinage. Ils ont tiré sur notre patrouille, dans les environs de la mine Wasselton. L'ennemi a fait sans résultat une grande dépense de munitions. La distance était trop grande pour que les projectiles pussent produire aucun effet. Un Bourghier de l'Etat Libre, porteur d'une passe de l'ennemi, a fait entrer dans la ville 200 boeufs. L'ennemi a dit-on, trois pièces de siège en position à Olyphant Fountain à 4 milles de Wasselton.

L'esquadrille de réserve anglaise. Londres, 4 novembre.—Il n'a été, jusqu'ici, lancé aucun ordre pour mettre en commission de nouveaux

—Oui, oui, c'est juste, je m'en souviens; mais au fond c'est pas ça médaille qu'a l'importance, pas vrai, monsieur? —Peut-être beaucoup, au contraire. Que représentait-elle donc, cette médaille curieuse? —Une sorte de cheval qui court! —Hein, vous dites... un cheval au galop, n'est-ce pas? —Oui, c'est ça, approuva Thérese. A ces mots, une pâleur singulière s'épanchit soudainement sur le visage de M. Jacques, ses deux mains croisées se crispèrent avec douleur, son cœur se mit à battre plus vite que de coutume. Puis il se leva brusquement, désireux tout à coup d'être seul le plus vite possible, car une lueur d'ineffable espoir venait de surgir en lui, d'illuminer son esprit et son âme, depuis si longtemps meurtrie par sa propre faute. —Plus que quelques mots, dit-il, d'une voix qui tremblait étrangement, malgré tous les efforts de sa volonté. —C'est-y que vous êtes fatigué? demanda Victor Ledoux avec intérêt et s'apercevant de la pâleur et de l'extraordinaire et subite émotion de son interlocuteur. —Oui, oui, en effet, je ne me sens pas très bien... j'ai besoin d'un peu d'air... un étourdissement sans doute...

—Ben, nous allons partir, tout de suite, en vous remerciant, monsieur. —Attendez, attendez; tout à l'heure!... Voyons, dites-moi seulement quelques mots encore. Vous rappelez-vous à quelle date vous avez sauvé celui qui se nomme André aujourd'hui? —Ma foi, oui, c'était, attendez donc... en l'année 1872, quoi? —En 1872?... —Oui, le 30 novembre 1872; s'écria M. Jacques, incapable de se contenir plus longtemps!... et près du Point-du-Jour, n'est-ce pas? —Sans doute, ont dirait que vous le saviez avant nous, pas vrai, monsieur?... —C'est-y que, par hasard, vous auriez appris quelque chose là-dessus? —Oui... c'est-à-dire non... mes bons amis... non... habitait M. Jacques, sans plus se rendre un compte exact de ce qu'il disait. —Non, rien du tout, affirma-t-il, ce sont des suppositions seulement. —Mais je vous en prie, je suis très fatigué. —Dites-moi, monsieur, comment s'appelle votre fils? —D'ailleurs, j'aurai peut-être besoin de vous... et je pourrais sans doute vous donner des nouvelles de celui... de votre... d'André, enfant. —Enfant dire votre fils, il ne

put pas, le mot resta dans sa gorge étranglée. —Allons, au revoir... au revoir!... En même temps, en proie à une fébrilité, à un trouble insurmontable, M. Jacques poussa ses visiteurs dehors. Puis il se accompagna jusqu'à la porte extérieure et demeura un instant immobile, le regard s'éloignant dans la nuit, en proie à un flot de pensées tumultueuses qui le privaient momentanément de son libre arbitre. Cependant un besoin violent, invincible, s'élevait par dessus et avant tout; celui de coordonner les révélations si imprévues et si étranges qu'il venait de provoquer, et qui le bouleversaient à un tel degré. Il sentait instinctivement qu'il venait de toucher tout à coup à l'un des points extrêmes de sa vie, et que bientôt tout allait changer pour lui. A continuer.

Feuilleton DE: L'Abelle de la N. O. No 47. Commencé dimanche 27 novembre. MARIE LA MODISTE Par Pierre Louin et A. Ideo Treil TROISIÈME PARTIE. JUSTICE. VIII. A LA VILLA D'AUTEUIL. Suite. Je n'avais pas le choix des moyens, vous m'avez fait souvent comprendre que jamais vous n'auriez accepté cet entre-

—Laissez-moi partir, monsieur, supplia la jeune fille éperdue, je vous écouterai, mais pas ici... dehors... où vous voyez... laissez-moi! faites ouvrir cette porte, je veux m'en aller!... —Décidément je ne suis pas flatté de la terreur que je vous inspire, reprit le vieux avec un sourire amer. Ecoutez-moi un moment, j'espère que vous jugerez mieux de mes intentions. Tenez, j'ai des choses intéressantes et longues à vous dire... Asseyez-vous donc, mademoiselle Marie de Carol. —Quoi?... vous savez?... —Ah! je vous salue! Si je pouvais aussi vous moins offenser... Vous avez grand tort de méconnaître ainsi le seul et dernier ami de votre pauvre père. Ces derniers mots, prononcés avec une amertume bien jouée, changèrent l'ordre des idées de Marie; sans la rassurer pourtant complètement, ils calmèrent ses premières terreurs. —Asseyez-vous loin de moi, si vous le voulez, mon enfant, reprit le misérable avec un sourire mélancolique, et laissez-moi vous parler du brave cœur dont je viens d'évoquer le souvenir... Marie, dominée malgré elle par l'étrangeté de la situation, par la force de l'émotion subie, se laissa aller sur un siège qui se trouvait près d'elle. Duvergier, dans l'intention de

rassurer la jeune fille s'assit sur un canapé non loin de la porte qui lui avait donné passage, séparé de Marie par l'immense bureau Louis XV qui occupait le fond de la pièce. Il commença gravement: —Ce nom de Stolberg est un titre qu'un souverain étranger m'a accordé; mon vrai nom est Duvergier... Je fus un des commanditaires de votre père... je vous ai vu enfant, et j'éprouvai une véritable peine en reconnaissant dans la ravissante jeune fille remarquée rue du Quatre-Septembre la petite Marie que j'avais connue il y a bien longtemps chez son père, dans l'appartement de la rue Saint-Georges. —Ah! mon Dieu! monsieur! je vous remercie presque maintenant: souvent je me suis dit que vous traitez ne m'étaient pas complètement inconnus, mais c'était si vague dans ma mémoire! Si vous ne m'aviez pas rappelé ces souvenirs éloignés, jamais je n'aurais su où je vous avais vu. Et comme si un voile se fit tout à coup déchiré devant elle, Marie, espérant peut-être aussi toucher le monstre: —N'est-ce pas vous, monsieur, qui m'aviez apporté une poupee si grande avec des cheveux blonds trisés? —Oui, acheva en souriant le vieux, habillée d'un costume rose qui excitait votre admiration. Duvergier, dans l'intention de

Le Grand Fabricant WILLIS dit des BROWN'S BROWN'S BROWN'S